

## Kaunda

Un récit de Mario Luis Rodríguez Cobos (Silo).

Inspiré de faits réels.

Internationale humaniste, Florence 7 janvier 1989.

Je vous laisse avec son excellence l'ambassadeur de la République de Zambie, M. Liswaniso.

Les humanistes de la Zambie espèrent maintenir une relation de travail intime avec l'Internationale humaniste.

Vive l'Internationale humaniste !

L'ambassadeur de Zambie a insisté pendant une semaine. Ses instructions étaient strictes, il ne pouvait pas quitter Florence sans m'emmener à Lusaka.

Le 10 janvier 1989, je suis arrivé accompagné par Antonio et Fulvio. Au pied de l'escalier, un comité d'accueil a présenté ses salutations. Nous fûmes immédiatement encerclés par une garde armée qui nous introduisit dans trois limousines noires. À grande vitesse, nous nous déplaçons sur une route périphérique jusqu'à couper en un point le centre-ville. Alors que les motards faisaient leur chemin dans la foule, j'ai vu de longues files de femmes qui portaient leurs enfants sous-alimentés et attendaient l'ouverture des centres de rationnement.

Dix minutes plus tard, nous étions dans le palais présidentiel, entourés de tanquettes et de palissades labyrinthiques. Nous sommes descendus et avons été conduits au salon d'ébène où nous attendait le président avec son cabinet en entier.

Kaunda a accueilli la réunion en soulignant notre importance idéologique pour la révolution. J'ai répondu brièvement, pendant qu'Antonio traduisait pour la chaîne de T. V.

Le président Kaunda, dans son air hautain lançait des admonitions étudiées à notre égard et à l'intention de son public, en partageant avec sobriété et paternalisme selon changer ça position face aux uns et aux autres.

Il accrochait toujours dans sa main gauche le long foulard blanc qui constituait sûrement un signe très personnel de son vêtement. Le fameux foulard! Quand il parlait en le agitant avec véhémence ou en déformant l'air, tout le monde comprenait le signal; quand il écoutait, en le palpan longuement, les présents interprétaient aussi le code. Mais s'il accompagnait la caresse d'un intermittent « je vois », c'était une approbation décidée.

En deux jours, nous avons fait tout le nécessaire. Ce n'est que dans le dialogue mené avec le secrétaire du parti unique, que les choses ont mal tourné. Mais, dans l'ensemble, l'information était ouverte et les problèmes que traversait le pays étaient exposés sans vergogne, toujours mis en balance avec les données les plus incroyables que recueillait Fulvio et qui ajoutaient à la masse qu'il avait apportée d'Europe.

Dans les jardins présidentiels, Kaunda montrait des impalas qui broutaient doucement. Dans cet éden bucolique, la forêt africaine et la brise du coucher de soleil ne m'empêchaient pas de voir la situation comme télévisée d'en haut : chaque angle gardé par des sujets avec des interphones ; plus loin les tanquettes et les palissades ; au-delà encore les retents puis Lusaka entassée et affamée; les champs ravagés, les mines de cuivre et les minerais stratégiques vidés à prix vil, gérés par une poignée d'entreprises dont les fils sortant de la carte africaine se nouaient dans des points lointains du globe.

C'était un point de vue spatial, mais je voyais aussi ce lieu dix, vingt, trente ans plus tôt et des siècles plus tôt, quand il n'y avait pas de pays mais des tribus et des royaumes, et que les fils s'enroulaient à une courte distance. J'ai compris que tôt ou tard le régime serait renversé parce que sa volonté de changement avait les mains liées par ces fils multicolores. Pourtant, je ressentais quelque chose de semblable à la gratitude pour le soutien apporté à la libération de l'Afrique du Sud et à la lutte anti-apartheid. C'est pourquoi, même en sachant d'avance que notre projet était irréalisable, Antonio a déployé les variables de ce qui devait être fait...

Après le dîner du troisième soir, nous sommes descendus dans un bunker par un couloir rempli de tableaux à droite et à gauche. On y trouvait Mandela, Lumumba et tant d'autres héros de la cause africaine ; il y avait aussi Tito et d'autres personnalités des différents continents. Soudain, je me suis arrêté devant un tableau et j'ai demandé à Kaunda : -Que fait Belaúnde ici?

-C'est Allende, répondit le président.

-Non, c'est Belaúnde Terry, social-chrétien et ancien président du Pérou ; homme pas très progressiste mais plutôt lié aux intérêts du Club National de Lima.

Kaunda prit le tableau et, de manière tout à fait naturelle, l'écrasa contre le sol. Puis il a dit quelque chose à propos de Salvador Allende, mais je me suis concentré sur l'espace qui était devenu décoloré sur le mur et sur les vitres brisées sur le sol. Pendant un instant, j'ai eu l'impression qu'ils s'installaient et sortaient des tableaux dans d'infinis couloirs à une vitesse chaplinesque et que, dans ces scènes du cinéma muet, se remplaçaient héros et lâches, oppresseurs et opprimés, jusqu'à ce qu'à la fin dans un mur sans couleur restait une intention vide qui était l'image du futur humain.

Nous sommes arrivés au bunker.

Pendant que Fulvio notait et filmait jusqu'au moindre détail, Antonio, élégant et métallique, ouvrit son

dossier et, avec une froideur glaciale, fit toutes les critiques de l'affaire. Pendant qu'il parlait, j'ai vu le foulard s'agglutiner, puis commencer à se nouer pour finir abandonné sur une petite table juste après l'exposition. Antoine a parlé sans réserve d'une manière qui aurait choqué n'importe quel politicien. Cependant, je vis clairement que tout ce qui avait été dit atteignait le cœur. Il me semblait qu'Antonio incarnait une vérité qui commençait avant lui et qui se projetait vers l'avenir. Dans cette froideur se trouvaient toutes les causes pour lesquelles l'homme s'est battu et je crois que tout le monde l'a compris ainsi. Kaunda, ému, n'a pas eu d'autre choix que de reconnaître avec son « je vois », mais prononcé de telle manière et avec une telle tristesse qu'il a dû se voir dans le miroir de son âme.

« Pour conclure notre analyse, qui selon nous doit être faite conformément à ce que nous voyons, nous devons renforcer le cinquième point qui concerne la dissolution immédiate du parti unique et la tenue d'élections pluralistes dans moins d'un an. Cela s'accompagne de la libération des prisonniers politiques et du droit à la réintégration et à la participation des exilés dans la lutte politique. La presse monopolistique doit céder le passage à toutes les formes d'expression, même au risque que les ennemis des intérêts du peuple zambien s'imposent momentanément par l'usage indécent de ses ressources énormes. Nous souhaitons également souligner le point huit, qui considère la possibilité d'une conférence permanente des sept pays pour fixer les prix minimums des minerais stratégiques au niveau international. Et dans le cadre de la campagne contre l'Afrique du Sud, les sept pays devraient bloquer leurs espaces aériens pour empêcher le régime raciste de se déplacer librement.

Par ailleurs, si nous parlons d'une révolution profondément humaine, nous devons commencer par le démantèlement de l'appareil répressif qui, en tant que défense contre les provocateurs extérieurs et leur cinquième colonne, nous a conduit à espionner, contrôler, emprisonner et fusiller nos propres citoyens. Il n'y a pas de révolution qui ait un sens, si le sens de la vie humaine est perdu ! » Sans se dégonfler, Antonio ferma son dossier et le remit, avec un autre bourré de rapports, au secrétaire de Kaunda.

Le président me regardait depuis son immense canapé qui ressemblait à un trône. Je l'ai regardé profondément et j'ai dit: Excellence, rien de ce qui a été dit ne pourra être mis en pratique parce que les circonstances l'empêchent, mais nous avons été loyaux après avoir étudié la situation avec soin. Je vous prie, ainsi qu'aux honorable membres de votre cabinet, de bien vouloir excuser ce que nous avons exposé.

Kaunda se leva comme un géant et, d'une manière inhabituelle, se jeta sur moi pour m'embrasser. Les ministres firent de même avec Fulvius et Antonio. A ce moment-là, j'ai ressenti avec force que tout cela avait été vécu auparavant.

Je n'ai pas revu Kaunda, mais je sais très bien que, certaines nuits, à travers son ciel africain, il continue de poser les questions auxquelles je n'ai pas su répondre: « Quel est notre destin après toutes les fatigues et toutes les erreurs ? Pourquoi, en luttant contre l'injustice, devenons-nous injustes ? Pourquoi y a-t-il pauvreté et inégalité si nous naissons et mourons tous entre le rugissement et le rugissement ? Sommes-nous une branche qui se brise ? sommes-nous le gémissement du vent ? sommes-nous la rivière qui descend vers la mer ? Ou sommes-nous, peut-être, le rêve de la branche, du vent et de la rivière qui descend vers la mer ?